—Mais il est aussi le mien, et son acte de naissance en fait mon fils légitime, le comte de Coulange.

—Oui, mais cet acte est l'œuvre d'un faussaire, cet acte est un crime !

—Qu'importe, si, moi, marquis de Coulange, je le reconnais légal ! Octave, Eugène est mon fils ; voyons, n'est-ce pas [moi] qui l'ai élevé, qui l'ai aimé dès son enfance, qui en ai fait un homme ?

—Tout cela est vrai, tu as pris ma place.

—Est-ce ma faute ou la tienne ?

—Edouard, tu es cruel.

—Non, je ne suis que juste... Eugène est le fils de Gabrielle Liénard, une jeune femme abandonnée par un inconnu qui avait pris le nom d'Octave Longuet ; toi, tu es le comte de Sisterne ; Octave Longuet n'existe pas. Eugène n'a pas d'autre père que celui qui a pris soin de son enfance et veillé sur sa jeunesse. Et si les sentiments du cœur ne suffisaient pas, je pourrais invoquer d'autres droits que la loi reconnaît. Veux-tu que j'appelle la marquise ? Tu lui diras que tu songes à nous prendre Eugène, et tu verras ce qu'elle te répondra. Veux-tu que j'appelle ma fille ?... Non, Maximilienne, elle ignore cela, elle ne doit pas le savoir.

Cependant, mon cher comte, je ne saurais te blâmer d'avoir eu la pensée de donner ton nom à ton fils : tu as répondu à la voix de l'honneur. Mais si tu avais bien examiné la chose, si tu avais sérieusement réfléchi, tu aurais compris que ce que tu désires est impossible. Le mal que tu as causé autrefois est aujourd'hui réparé...

—Pas par moi.

—Qu'importe, s'il l'est ? Gabrielle Liénard est aussi heureuse qu'elle peut l'être, et son fils, notre fils, si tu veux, est le comte de Coulange.

—Oh ! je m'incline devant la grandeur de ta générosité, répliqua M. de Sisterne ; ce que tu as fait est digne de ton noble cœur ; c'est admirable... Mais j'ai un cœur aussi, moi. Depuis une heure, toutes les fibres de mon être sont en mouvement. Edouard, rends-moi mon fils !

—Mais c'est de la folie !

—Soit, c'est de la folie, une passion insensée !... Rends-moi Eugène, il te restera ta fille.

—Ma fille ! Et qu'en fais-tu de ma fille ? Tu la déshonores !

—Oh !

—Oui, tu déshonores ma fille ! Aveugle et insensé, il ne voit rien, ne comprend rien... Sais-tu ? Non. Eh bien, je vais te le dire : Tu veux nous couvrir d'opprobre, tu veux trainer dans la boue le nom de Coulange ! Pour pouvoir reconnaître ton fils et lui donner ton nom, il y a son acte de naissance à faire annuler. Qu'est-ce que cela ? Un épouvantable scandale. Et quand la marquise de Coulange, reculant devant la flétrissure méritée par son frère et sa mère, s'est condamnée à garder le silence, tu veux, toi, révéler le crime qui a fait de ma pauvre femme une martyre !

Le comte laissa échapper un gémissement et courba la tête.

—Comprends-tu, maintenant, comprends-tu ? fit le marquis.

—Oui, je comprends, répondit tristement M. de Sisterne. J'ai trompé Gabrielle. Voilà mon châtement !

—D'ailleurs, reprit le marquis, je ne t'empêche pas d'aimer Eugène et d'avoir pour lui la tendresse d'un père. Certes, je ne te défends pas les sentiments paternels ; je les ai bien pour lui, moi, qui ne suis pas son père ! Par son mariage avec Mlle de Valcourt, il entre dans ta famille, tu pourras le voir souvent, tous les jours, et l'aimer comme un fils en l'aimant comme un neveu. Va, mon cher Octave, tu n'es pas trop à plaindre !

Le comte soupira.

—Tu as raison, absolument raison, dit-il ; mais, vois-tu...

—Achève.

—Je souffre et je souffrirai. Oui, ajouta-t-il amèrement, il sera mon neveu, mais il ignorera que je suis son père.

—Oserais-tu le lui dire ?

L'amiral ne répondit pas. Mais deux larmes tombèrent de ses joues.

Le marquis lui serra silencieusement la main.

Ce jour-là, le comte de Sisterne et Gabrielle déjeunèrent à l'hôtel de Coulange. Celle-ci avait rendu l'espoir à son fils. En sortant de table, l'amiral dit au jeune homme :

—Mon cher Eugène, dans quatre ou cinq jours au plus tard, vous reverrez Emmeline.

La soirée était déjà avancée quand M. de Sisterne rentra chez lui. Il voulut écrire à sa sœur immédiatement, bien que sa lettre ne dût partir que le lendemain par le courrier du matin.

Entre autres choses, il lui disait :

—Tu avais raison de prendre la défense de la marquise de Coulange ; je l'ai indignement calomniée ; non-seulement elle n'est point coupable, mais sa conduite a été admirable, sublime !... Console vite Emmeline, et reviens immédiatement à Paris.

—Annoncez-moi votre départ de Menton et l'heure de votre arrivée à Paris par une lettre, ou mieux encore par un télégramme.

—Il y a eu du désespoir et des larmes à l'hôtel de Coulange.

—Je n'ai pas besoin de te dire que je ne suis pas seul à vous attendre avec impatience."

XXXVI

Trois jours s'écoulèrent. Le comte de Sisterne n'avait reçu de sa sœur ni lettre, ni télégramme. Et pourtant il était sûr que sa lettre, à lui, était partie ; il l'avait portée à la poste lui-même. Mme de Valcourt n'était elle donc pas arrivée à Menton ? Pourquoi ? Quelle chose imprévue l'avait forcée de s'arrêter en route ?

Il ne savait que penser et commençait à être très-inquiet. Son service l'appelait tous les jours au ministère de la marine, sans cela il eût tout de suite quitté Paris.

Le comte de Coulange était venu quatre ou cinq fois pour avoir des nouvelles. Il lui avait répondu, lui cachant son inquiétude, qu'il n'attendait pas une réponse de sa sœur si tôt : que le lendemain, certainement, il recevrait une lettre, laquelle précéderait seulement de quelques heures l'arrivée à Paris de Mme de Valcourt et d'Emmeline.

Le lendemain, en effet, la lettre attendue arriva. Elle portait sur l'enveloppe le timbre de Menton. Donc les voyageurs étaient dans cette ville. Mais, hélas ! la comtesse de Valcourt n'annonçait point son retour à Paris.

Qu'on juge de l'effet que produisit sur l'amiral la lecture des lignes suivantes :

—Mon cher frère,

—C'est une mère désolée, désespérée, qui t'écrit. J'ai reçu ta lettre, mais ce n'est pas en ce moment que je puis y répondre. Je ne pense qu'à ma fille et à la défendre contre la mort

—Nous sommes arrivées à Menton sans avoir eu de retard, c'est-à-dire à l'heure que tu avais annoncée, Emmeline était pâle, bien triste et aussi très faible, car, pour sortir de la gare, elle dut s'appuyer fortement sur mon bras. D'abord, je crus pouvoir attribuer cela à la fatigue du voyage.

—En route, j'avais fait de vains efforts pour faire diversion à ses pensées et la distraire ; elle était restée dans une espèce de prostration ou de somnolence ; c'est à peine si, de temps à autre, elle m'avait répondu par un mot ou un sourire forcé.

—Tout en arrivant chez Mme de Rouvière, nous nous mîmes à table. J'avais constamment les yeux sur elle, j'étais très-inquiète. Tout à coup, je la vis pâlir affreusement. Je n'eus que le temps de m'élançer près d'elle ; elle tomba dans mes bras, ne donnant plus signe de vie. Ses mains et son visage étaient glacés ; je la crus morte et je poussai un cri horrible. Mme de Rouvière et sa femme de chambre la portèrent dans une chambre et la couchèrent dans un lit, pendant qu'un domestique courait chercher le médecin le plus renommé de la ville. Moi, je n'étais capable de rien, j'étais comme folle.

—Voici la troisième nuit que je passe à pleurer au chevet de ma pauvre enfant, elle ne m'entend ou ne me comprend point ; elle me regarde avec des yeux où brûle la fièvre, me voit et ne me reconnaît pas !...

—Ah ! mon frère, c'est affreux !

—Le médecin croit que c'est une fièvre cérébrale non encore déclarée. Il fait tout ce qu'il peut pour me rassurer. Mon Dieu, a-t-il seulement l'espoir de la sauver !

—Je n'ai pas besoin de te dire quelles angoisses cruelles sont les miennes. Je vois bien que la vie de mon enfant est en danger. Oh ! la mort, la mort, comme elle m'épouvante !

—Octave, si la mort m'enlève ma fille adorée, je ne veux plus de la vie, elle me frappera aussi.

—Ta malheureuse sœur,

—ERNESTINE DE VALCOURT."

Après avoir lu, l'amiral bondit sur ses jambes et se mit à marcher à grands pas, tournant autour de son cabinet, s'arrêtant brusquement pour se frapper violemment la poitrine, et répétant sans cesse d'une voix rauque :

—Emmeline, ma pauvre Emmeline, ma pauvre Emmeline, ma pauvre Emmeline !

Il était dans un état horrible. Sa douleur était navrante.

—Malheur, malheur, je suis maudit ! s'écria-t-il tout à coup ; si elle meurt, c'est moi qui l'aurai tuée ? Ma pauvre Emmeline !... Et l'autre, Eugène ?... Que lui dire. Et quand il m'interrogera, que lui répondre ?

Il continua d'une voix amère :

—On dirait qu'il y a dans mon affection pour les autres quelque chose de fatal : après Gabrielle, ma nièce, ma sœur, mon fils... le malheur frappe tous ceux que j'aime... Oui, il faut que je sois maudit ! Et pendant quinze jours encore peut-être, je suis retenu à Paris, je ne peux pas partir ! Emmeline, ma pauvre Emmeline !